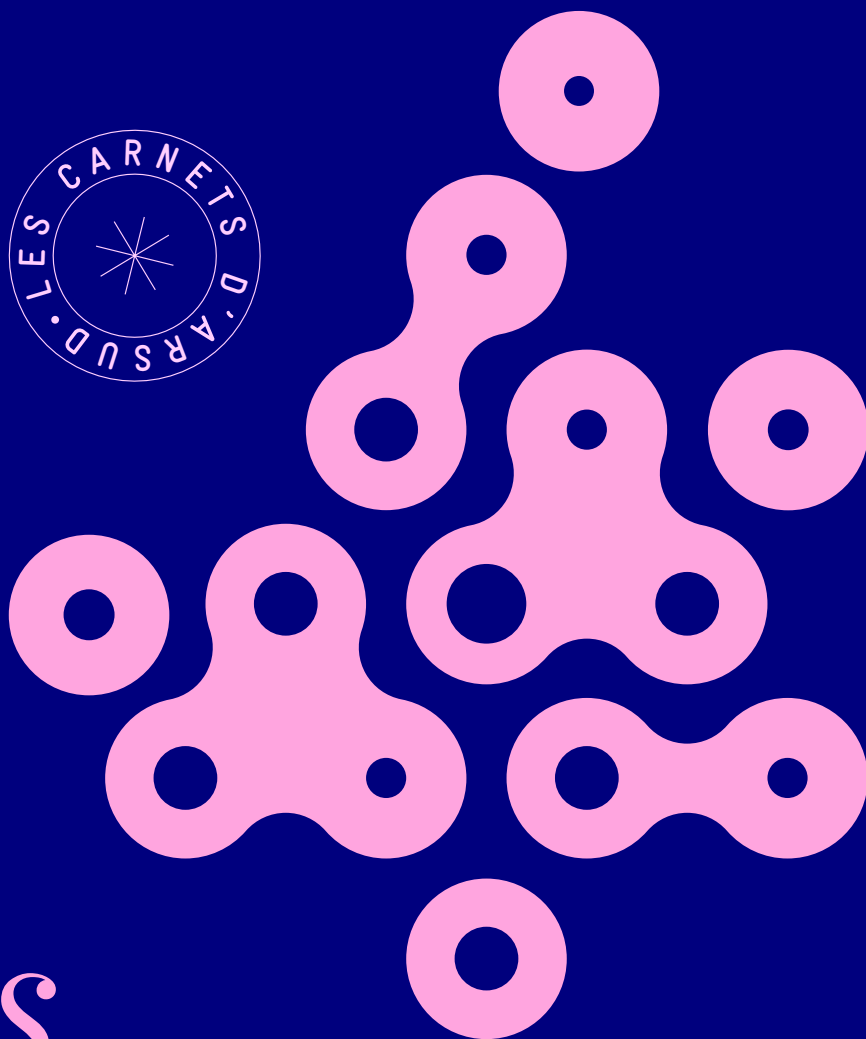


CARNET D'ARSUD

JUILLET 2025

N° 3

Arsud vous propose une série de *carnets* sur différents sujets et enjeux du secteur culturel pour accompagner les artistes et les entrepreneurs dans le développement et la structuration de leurs projets.

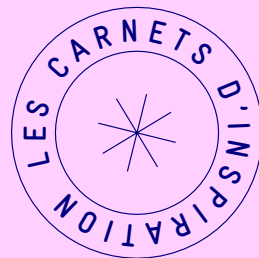


Les carnets d'inspiration

Neuf témoignages qui interrogent notre rapport au vivant

Les
carnets
d'inspiration

par
Arsud



*Initiatives
des acteurs
culturels
de Provence
Alpes
Côte d'Azur
pour
la transition
écologique*



- P. 4 Cie Libertivore
Se reconnecter au vivant !
- P. 7 Fondation Camargo
Entre nature et création
- P. 9 Théâtre de l'Entrouvert
De l'écologie à l'écologie de la relation
- P. 12 Karwan
Quand fable et rumeur éveillent les consciences
- P. 15 L'autre Compagnie
Un nouveau regard sur le vivant
- P. 18 Green Music
La nature partie prenante du projet artistique
- P. 20 Cie Attention Fragile
Culture en espace sensible
- P. 23 Le Citron Jaune
L'art au service du vivant !
- P. 25 ARBE Sud
Préserver et défendre la biodiversité

Cie Libertivore

Se reconnecter au vivant !



Fanny Soriano, co-créatrice de la compagnie Libertivore, questionne nos ignorances, les notions de cycle et de progrès, interroge le positionnement des êtres humains entre eux et dans leur écosystème, expérimente de nouveaux matériaux et de nouveaux processus de création. Elle partage sa façon de prendre part dans la construction de nouveaux récits qui rendent la transition écologique moins anxiogène, plus désirable.

Hêtre, Phasmes... Vos projets artistiques font depuis toujours référence à la nature et au vivant. Pouvez-vous nous raconter votre cheminement ?

Quand je parle de ma démarche, je commence par reconnaître mon ignorance et mon impuissance. Si je sais que je ne connais pas, alors d'innombrables possibilités s'offrent à moi, je suis disponible à beaucoup de choses.

Je trouve important de mentionner cela en introduction. Pour moi, se reconnecter au vivant c'est accepter l'incertitude, une certaine forme d'humilité, de lâcher-prise. Et ce n'est pas grave. Nous pouvons être éblouis par un arbre sans avoir besoin de le comprendre. Il me paraît essentiel de renouer avec notre capacité d'émerveillement.

Nous devons donc sortir de l'esprit cartésien ?

Exactement. Mon père qui était ingénieur, m'a parlé un jour de fractales, ces objets mathématiques qui incluent une forme de chaos. J'ai senti sa fascination pour cette chose qui obligeait son mental à accepter de ne pas pouvoir tout contrôler. Quand il y a eu toutes ces perspectives de catastrophes apocalyptiques, j'ai créé « Fractales » pour dire que le chaos est rempli d'espoir car il annonce une renaissance. Je voulais donner une vision plus positive du changement inhérent à cette nature qui est en perpétuel mouvement, où tout se recycle, où la fin d'une chose est le commencement d'une autre.

Aujourd'hui, vous prenez part à un groupe réunissant des artistes et des chercheurs qui travaillent sur les sciences de la prédiction : le GAES. Comment cela se passe-t-il ?

J'ai été choisie justement parce que je suis dans une dynamique de questionnement autour du vivant et de notre rapport à l'environnement.

Lors de la première rencontre du groupe de travail, organisée par l'Hexagone, scène nationale près de Grenoble, le flot de données alarmistes fournies par les scientifiques m'a à la fois boostée et un peu assommée.

Nous avons une seconde rencontre prévue avec d'autres scientifiques, ensuite, il est demandé aux artistes de rendre un « rapport d'étonnement ».

Je suis allée à cette rencontre pour réinterroger mon positionnement par rapport à l'écologie et le sens de mes actions. Ça m'a confrontée à mes propres difficultés, mes limites. En même temps, je me suis rendu compte que je faisais déjà plein de choses.

Qu'est-ce que cette rencontre a provoqué chez vous, qu'est-ce que cela vous a inspiré ?

Ces échanges m'ont bouleversée. Certes, nous, les artistes, devons prendre part dans la construction de nouveaux récits, mais nous n'allons pas pouvoir sauver le monde tout seul.

J'ai trouvé dans ces rencontres d'autres façons d'agir, de créer du lien. Cela a engendré aussi beaucoup de questionnements : ce rapport frontal au public dans le spectacle est-il satisfaisant ? Ne pourrait-on pas imaginer un autre moyen pour que les gens se retrouvent ? Beaucoup de spectacles parlent d'écologie, mais ce qui manque, c'est d'aider les gens à réinventer une façon d'être ensemble et d'être actifs.

J'aimerais développer tout un jeu que j'ai créé avec des fougères. Il s'agit d'un petit protocole artistique extrêmement simple qui rend les gens tellement heureux ! C'est un atelier participatif avec un élément du vivant autour duquel on se regroupe et qui fascine tout le monde. Cette jolie métaphore démontre qu'on n'a pas juste envie de se regarder le nombril, mais qu'on peut encore se laisser captiver par une simple chose fragile. On a cette faculté et c'est réjouissant.

Pour rendre la transition écologique moins anxiogène, il faudrait développer l'endroit de la joie, de l'envie et du plaisir d'être ensemble au travers de petites choses.

Nous parlons d'intelligence artificielle actuellement quand vous préférez travailler avec la matière naturelle.

Je m'interroge sans cesse sur la notion de progrès. Cette notion n'existe pas dans la nature, il s'agit d'évolution. Un progrès peut être perçu comme tel d'un certain point de vue, mais peut, d'un autre côté, représenter une régression. Est-ce que le progrès nous rend plus heureux ? Je n'en ai pas l'impression. Nous discutons de plus en plus par écrans interposés ; ces outils-là ne font pas partie de mon univers artistique, je préfère détourner des sous-produits de la nature.

J'utilise des bois de cerfs, un matériau qui ne sert à rien et qui tombe tous les ans. J'essaie de travailler avec ces sortes de rebuts organiques dans mes spectacles.

J'envisage de me servir de pissenlits. J'aimerais bien collaborer avec des herboristes, des producteurs de plantes. On en cultive bien pour faire des tisanes, pourquoi pas pour s'en servir dans une scénographie ? J'utilise déjà des fougères. Tous les ans j'en ramasse peut-être 200 que je fais sécher. Elles me servent toute l'année comme accessoires scéniques. Il arrive parfois qu'elles aient mal séché, que tout ait moisi... Ce genre d'aléa nous rappelle le principe de réalité quand on travaille avec une matière vivante qui est fragile, putrescible, et que toute la récolte peut disparaître. On ne maîtrise pas tout. Je trouve cette approche très intéressante.

Avez-vous d'autres questionnements ?

J'ai une vraie problématique de lieu. Je crois que pour fédérer, créer une dynamique, il faudrait un endroit pour rassembler les gens. Sans ça, je me sens un peu limitée. En même temps, je peux aussi essayer d'inventer des choses. Je me renseigne sur les tournées à vélo. Un des artistes de Libertivore a monté sa propre compagnie et travaille comme ça. J'ai appris qu'en Bretagne il y a des compagnies, même de cirque, qui font carrément des festivals à vélo. Ça donne envie de voir comment mutualiser. Et puis, je trouve cette approche créatrice de lien. C'est une autre façon d'échanger.

Entre nature et création



*Les jardins de la Fondation Camargo à Cassis se réinventent. Cet écrin méditerranéen est à la fois un sanctuaire écologique et un laboratoire artistique. De la restauration des plantes endémiques à l'exploration des pigments naturels, le site célèbre l'harmonie entre nature et culture, dans un dialogue constant avec son environnement. **Mathieu Régent**, son régisseur général, nous raconte.*

Quel est votre rôle en tant que régisseur général ?

Je suis architecte constructeur de formation, et mon expérience avec le collectif Yes We Camp m'a initié à l'urbanisme transitoire et à l'art de «faire ensemble». Mon rôle à la Fondation Camargo est d'accompagner le vivant : préserver ce qui existe, valoriser ce qui a été fait et préparer ce qui viendra, en lien étroit avec la nature et les usages du site.

Quels sont les grands axes de la transformation du jardin ?

Notre travail s'inscrit dans une vision à long terme, inspirée par le concept de jardin en mouvement de Gilles Clément. Depuis 2016, le jardin de la fondation Camargo, situé au cœur des Calanques, a été profondément transformé pour devenir un espace résilient.

À mon arrivée, il consommait près de 1 000 m³ d'eau par an à cause d'un système d'arrosage intensif et de nombreuses espèces non adaptées au climat méditerranéen. Avec le collectif Coloco et la botaniste Véronique Mure, nous avons initié une transition vers un jardin sec, favorisant les plantes locales, capables de s'enraciner profondément pour mieux résister à la sécheresse. L'objectif est de laisser le jardin s'autogérer autant que possible, tout en l'accompagnant attentivement.

Nous privilégions les espèces endémiques, issues de petites pépinières locales et d'agriculteurs urbains à Marseille, qui collectent et cultivent des graines des Calanques. Ce choix renforce le lien entre le site et son environnement naturel.

Vous impliquez les résidents à cette démarche. Pouvez-vous nous dire comment ?

Chaque année, nous organisons deux journées de plantation collective avec les résidents artistiques, scientifiques et l'équipe de la fondation. A l'occasion de ces moments fédérateurs, nous introduisons de nouvelles espèces végétales méditerranéennes et complétons l'arboretum existant.

Nous valorisons aussi les plantes qui se ressèment naturellement sur le terrain. Cette approche diminue les pertes, car les plantes choisissent elles-mêmes leur emplacement.

Nous avons même créé une petite nurserie où de jeunes pousses sont récupérées, mises en godet, puis réintroduites dans des zones adaptées.

Et puis nous partageons ces plantes, avec d'autres jardins ou en faisons don aux habitants.

Cet écrin est une véritable source d'inspiration pour les résidents... mais également un terrain de jeu et d'expérimentation.

Effectivement, le jardin devient une source de matière pour de nombreux artistes.

- Certains résidents scientifiques ont étudié les poussières sahariennes qui se déposent dans les jardins, réalisant des macrophotographies des particules.
- Des artistes explorent les propriétés tinctoriales des plantes du site, expérimentant avec leurs pigments pour créer des teintures naturelles.
- Une biologiste-artiste a travaillé sur des pigments marins qu'elle a transformés en œuvres picturales.
- Une autre artiste, invitée dans le cadre du programme NIDA, a étudié les ocres et le poudingue de la région, extrayant des pigments de ces matériaux pour ses créations.

Quelle philosophie guide votre travail dans le jardin ?

Pour moi, jardiner, c'est bien plus qu'entretenir : c'est un dialogue quotidien avec le vivant. Nous observons, testons et ajustons en permanence, avec attention et patience. Par exemple, nous utilisons un broyeur pour produire notre paillage et compostons les résidus de taille, de tonte (communément, et à tort, appelés déchets verts) et alimentaires des résidents. Ce cycle de matière permet de nourrir le sol naturellement.

Ici, nous ne contrôlons pas le jardin, nous l'accompagnons. Chaque pousse qui apparaît raconte une histoire, et chaque intervention vise à prolonger cette dynamique vivante, en respectant les rythmes de la nature.

Théâtre de l'Entrouvert

De l'écologie à l'écologie de la relation



*Elise Vigneron, metteuse en scène, marionnettiste et plasticienne du Théâtre de l'Entrouvert, explore les possibles de la glace comme matière artistique et support de dialogue sensible. Elle a créé un cycle qui l'a amenée à travailler avec **Maurine Montagnat**, glaciologue à l'IGE de Grenoble. Elle partage avec nous son parcours et ses réflexions sur l'écologie, l'art et les liens entre les individus.*

Pourquoi avoir choisi de travailler la glace ?

Je suis marionnettiste mais aussi plasticienne, j'aime travailler la matière et je cherchais qui provoque des états émotionnels chez les spectateurs sans tomber dans l'anthropomorphisme. La glace s'est imposée par sa nature éphémère et ses changements d'état — de l'état solide à l'état liquide puis à l'état gazeux. On y lit une métaphore de la transformation. Cette matière vit, se mue, et engage une poésie propre à éveiller un imaginaire commun.

En 2019, au Festival d'Avignon, en pleine canicule, vous jouez Axis Mundi, une pièce co-crée avec la danseuse Anne Nguyen, qui mettait en scène des écrans de glace qui fondaient à l'air libre. Quelle a été la réaction des spectateurs face à ce matériau ?

Pour nous, ce projet n'avait rien d'un message à visée écologique, et pourtant, l'ensemble des spectateurs y a lu spontanément le miroir de notre monde actuel, soumis au réchauffement climatique. Grâce à ces retours, j'ai réalisé que la glace avait cette faculté de susciter, par le biais de la sensation, un rapport empathique qui provoquait une prise de conscience directe et immédiate des problématiques environnementales.

J'ai eu envie à la suite de cette expérience de continuer à explorer les possibles de cette matière à travers un cycle de spectacles mêlant 3 propositions artistiques... et puis Le Citron Jaune m'a proposé de créer une forme duo Logo avec un scientifique...

C'est à cette occasion que vous avez entrepris une collaboration avec la glaciologue Maurine Montagnat ?

Effectivement. J'ai contacté Maurine Montagnat, qui est glaciologue à l'IGE de Grenoble. Je l'avais déjà rencontrée en 2011 lors d'un temps de rencontre entre artistes et scientifiques organisé à l'université de Grenoble. Par la suite, nous avons échangé sur certaines difficultés que je rencontrais dans la construction d'objet ou marionnette de glace. Nous avons saisi cette opportunité de créer un spectacle ensemble comme le moyen de vraiment réinterroger nos pratiques. La création s'est élaborée durant la période de la pandémie de COVID-19. Nous souhaitions proposer une forme artistique qui mêle nos deux recherches sur ce même matériau à partir de nos cadres et outils de travail spécifiques : moi, celui de l'atelier de fabrication avec mes objets de glace; elle, celui du laboratoire de glaciologie avec ses outils de mesures, ses instruments, ses expéditions.

Nous sommes vraiment parties de nos réalités pour mettre en lumière nos questionnements entremêlés à d'autres voix de praticiens de la glace (climatologue, escaladeur de cascade de glace, lanceur d'alerte) afin d'aborder des thématiques plus larges tels que le réchauffement climatique, l'impermanence, la nécessité d'adaptation...

Un temps d'échange avec le public suit la représentation. Une relation très horizontale avec le public est mise en place qui libère la parole, les spectateurs se sentent libres et sans complexe de poser toutes sortes de questions. Ce temps est important car il ouvre le dialogue et impulse une pensée collective sur des sujets qui nous préoccupent tous individuellement.

Comment avez-vous travaillé l'impact écologique de ces créations et de vos tournées ?

J'ai déjà un engagement écologique fort dans ma vie personnelle et j'essaie au mieux de prendre en compte ces préoccupations dans mon travail au quotidien au sein de la compagnie. GLACE, par exemple, est une forme minimaliste, assez légère. Toutefois, certains projets, comme LES VAGUES, le troisième volet de ce cycle, met en scène cinq personnages de glace à taille humaine et génère un impact plus important en raison des contraintes techniques, impact que nous essayons de réduire au maximum en recyclant l'eau d'une représentation à l'autre par exemple et en mettant en place des tournées mutualisées.

Grâce à mes échanges avec Maurine, j'ai appris à mieux comprendre quel pouvait être mon positionnement par rapport à ces questionnements et aux contradictions que suscitent nos professions. Tout comme les chercheurs qui sont parfois amenés à partir en expédition en Arctique ou en Antarctique, nous ne pouvons pas avoir un impact zéro. Il s'agit d'arbitrer entre l'impact écologique de nos créations et les bénéfices des messages que nous portons. L'important est d'avoir une vision globale et de faire les choses en conscience, sans porter un message culpabilisateur. C'est d'ailleurs une approche que nous appliquons dans nos échanges avec les publics notamment avec les adolescents qui y sont très sensibles.

Ce travail a-t-il généré d'autres changements au sein de votre compagnie ?

Ces échanges avec Maurine, qui est par ailleurs très ouverte aux nouveaux modes de gouvernance et aux méthodes de rapports non violents, m'ont également fait m'interroger sur l'écologie de la relation au sein de la compagnie. Quelles postures, quels liens, quelles relations peuvent évoluer ? Nous avons amorcé une réflexion sur des modes de collaboration plus collectifs, en évitant toute emprise sur les personnes. Nous n'avons pas encore de réponses définitives, de protocole précis, mais des changements sont en cours... C'est un processus long qui nous demande de porter de l'attention et de prendre du temps pour expérimenter d'autres fonctionnements.

Et Maurine, quels bénéfices a-t-elle trouvés en prenant part à cette aventure ?

Pour Maurine, ce projet représentait une grande ouverture. Cela lui a permis de sortir du cadre institutionnel scientifique, et d'explorer de nouvelles formes de communication.

Elle a découvert que la glace n'est pas seulement un matériau froid, conservant les informations du passé, mais aussi un révélateur de rêves et d'émotions. Cette aventure artistique a renouvelé sa manière de communiquer sur des sujets scientifiques, souvent perçus comme plombants ou déprimants. En apportant du sensible et en favorisant une participation active des spectateurs, cette approche semble plus efficace pour transmettre des messages, engager le dialogue, voire proposer des pistes d'action.

C'est important, en tant qu'artiste, de sentir qu'à travers des aventures artistiques, on contribue à une aventure collective.

Quand fable et rumeur éveillent les consciences



Anne Guiot, directrice de Karwan, nous plonge dans l'univers fascinant de «Monstre y es-tu ?», un projet d'engagement écologique dont l'ambition est de transformer notre regard sur le réel, interroger, émouvoir et éveiller les consciences sur les enjeux environnementaux, mais pas que...

Comment est né ce projet captivant ?

L'idée de cette fable est née en 2021 au sein de notre équipe. Nous voulions éveiller les habitants, en particulier les jeunes, à la fragilité et à la richesse des écosystèmes de cette «petite mer intérieure» qu'est l'Étang de Berre. Le projet du monstre est rapidement devenu ambitieux avec la création et la « vie » du monstre, le travail sur la rumeur, la création d'un récit.

Il était impossible de construire ce projet avec de petits morceaux de puzzle... En conséquence, il nous fallait un partenaire principal. C'est la Métropole d'Aix Marseille Provence qui nous a apporté ce soutien que nous avons bien sûr élargi à d'autres financements : Région, Département, DRAC mais aussi les villes partenaires, des collèges, des centres sociaux, des associations.

Dans sa conception même, ce projet a été conçu pour les jeunes. Nous voulions les rendre complices et actifs dans l'élaboration de cette légende. Ainsi, des « barons » des clubs nautiques ont aidé à faire vivre le monstre, des Rouletabille ont mené l'enquête avant de passer à la phase écriture, des apprentis-journalistes ont observé la montée en puissance de la rumeur.

Quelles étapes ont rythmé ce projet ?

Nous sommes passés à l'action en septembre 2023 avec Théo Sanson, un artiste funambule très engagé pour l'environnement et marin aguerri, qui a conçu le monstre à partir de déchets de l'étang. Les enfants des clubs nautiques associés ont été formés pour le déplacer et le faire vivre dans les différentes communes de l'étang de Berre. En parallèle, nous n'avons eu de cesse, avec nos partenaires du GIPREB et de l'Institut Pythéas, de publier des posts scientifiques sur la biodiversité, la pollution et interroger les dérèglements écologiques, dont ce monstre pourrait être l'expression.

Ensuite, nous avons orchestré une rumeur. Plutôt que d'annoncer nous-mêmes l'existence du monstre, nous avons organisé une conférence de presse pour annoncer la légende. Seulement au fur et à mesure, l'information s'est délitée, dans ces grands organes de presse et les communiqués ont peu à peu été pris au sérieux ! D'autant plus au sérieux que ces communiqués, co-écrits avec Karwan, émanaient des collectivités...

Comment distinguer cette rumeur d'une fake news ?

Nous n'avons jamais menti ; nos communiqués interrogeaient simplement l'existence d'un monstre, respectant ainsi un accord éthique avec les journalistes.

Seulement la rumeur s'est peu à peu propagée... d'abord par des textos entre particuliers jusqu'à une chronique de BFMTV qui interroge, de façon très habile, sur l'existence d'un monstre. Et là, c'est la flambée ! 470 000 vues sur les réseaux sociaux, la presse nationale (Le Monde, le Figaro) et internationale s'en empare jusqu'à ce qu'on dévoile le fait qu'il s'agit d'un projet culturel.

Quels ont été les défis rencontrés ?

Ce projet, à la frontière de l'imaginaire et du réel, a suscité des débats. Nous avons navigué avec soin entre créativité et responsabilité médiatique. La presse, confrontée à ce mélange inédit, a dû jongler avec ses propres principes déontologiques.

En janvier 2024, l'écriture de la fable prend vie.

La rumeur a ouvert un dialogue, suscitant crainte puis adhésion à la légende de la part des habitants. Nous avons également beaucoup de matière à exploiter. Avant tout, cette rumeur a servi à alimenter l'imaginaire de 4 classes de 6e et 5e qui ont co-écrit un polar avec l'autrice Sophie Rigal-Goulard. Cette histoire a été publiée en feuilleton dans «La Provence», se concluant par une invitation à découvrir le dernier épisode lors d'un événement festif sur la plage de la Romaniquette à Istres. Mais la rumeur a aussi fait l'objet d'un parcours d'Education aux Media et à l'Information avec des jeunes d'un centre social et d'une association dédiée à l'image.

Quels indicateurs de succès avez-vous observés ?

Des propositions spontanées pour participer à l'événement du 9 juin ont afflué, comme celles du bureau des guides ou de l'école d'art municipal de Vitrolles, qui a décidé de créer son propre monstre ! Nous avons également été récompensés par le prix de l'Audace artistique et culturelle, permettant à un groupe de jeunes de monter à Paris et de découvrir le Musée du Quai Branly sans oublier un passage devant la Tour Eiffel et d'immortaliser l'aventure à travers un film. Plus important encore, les enfants qui ont participé ont développé une conscience accrue de l'environnement.

Si on considère l'ensemble du projet, ce sont près de 300 jeunes, dont 9 classes, et une vingtaine de structures qui auront été mobilisés, de nombreux partenaires et collectivités qui nous ont suivis.

C'est quoi la suite ?

Nous avons écrit cette fable pour et dans l'espace public, elle appartient désormais au domaine public, libre à chacun de s'en emparer collectivement ou individuellement. Nous sommes très contents que ce message d'une légende à abonder et faire évoluer ait été entendu. Des collectivités soutiennent cette perspective auprès de leurs administrés et de leurs agents. Le club nautique de Vitrolles, particulièrement impliqué dans la réalisation du projet, souhaite faire un petit musée de son histoire avec le monstre.

Ce projet soulève également des questions sociologiques sur la gestion de la rumeur dans les médias, qui mériterait une analyse approfondie.

L'autre Compagnie

Un nouveau regard sur le vivant



Frédéric Garbe, metteur en scène de L'autre Compagnie, a créé le Bel Inventaire, des lectures illustrées et immersives sur les habitants des espaces naturels.

Pouvez-vous nous parler de la genèse du projet ?

En parallèle des créations théâtrales habituelles, je travaille depuis plusieurs années sur des lectures illustrées. Le principe est de créer avec un auteur, un dessinateur, un musicien et un comédien, une lecture illustrée à partir d'un texte ou d'une thématique. Ces propositions artistiques se fabriquent plus rapidement qu'une production théâtrale classique. C'est un endroit de liberté qui permet de diffuser plus simplement et surtout dans d'autres réseaux que ceux des théâtres.

Pour le Bel Inventaire, c'est la visite de l'espace nature départemental du Plan à La Garde qui a déclenché les choses. J'ai découvert cet espace naturel absolument magnifique, et dans cette maison au milieu du parc, il y avait des informations sur la faune, la flore, les oiseaux migrateurs. C'est là qu'est venue l'idée d'une création spécifique au lieu. Nous avons travaillé avec l'auteur Thomas Astegiano, lors d'une résidence, à une sélection des espèces endémiques qui allaient être représentées. Nous avons commencé à créer quelques portraits d'animaux et de végétaux et avons imaginé les contours d'un voyage immersif. Franck Cascales aux dessins et Zidane Boussouf à la création sonore sont venus compléter le projet de cette première création. Nous avons ensuite développé ce principe dans trois autres espaces naturels.

Nous avons donc contacté d'autres lieux dont le jardin remarquable de Baudouvin à La Valette. C'est un lieu très intéressant car la main de l'homme y est plus présente. Ensuite, nous avons travaillé avec l'écomusée des 4 frères au Beausset qui est en plein milieu de la garrigue. Nous y avons parlé du vivant mais aussi des vieux métiers et des gens qui habitaient ces terres et du rapport qu'ils avaient eux-mêmes avec le vivant.

Le prochain lieu devrait être l'espace nature des Salins à Hyères, un coin de paradis sauvage.

En quoi ces données scientifiques sont utiles à cette intention poétique ?

Nous avons choisi des espèces peu connues, bien sûr, mais aussi certaines très connues qui ont su nous surprendre. Des oiseaux, des insectes, des plantes et des arbres qui ont tous une singularité et des secrets à nous offrir.

L'écriture de Thomas Astegiano sur ce projet est très poétique, légère et drôle. Nous avons conservé certaines données scientifiques, mais avons tenté de rendre les espèces proches de nous. Cela change notre rapport au vivant.

Nous avons souvent pris le biais de l'anecdote, d'une rencontre, d'un moment de vie. Par exemple, le figuier ne peut pas exister sans la guêpe du figuier. Et le fait que le figuier lui-même vienne raconter cette histoire amène quelque chose de très humain.

Dans cette installation que nous voulons très immersives, le spectateur est invité à se détendre complètement. Les gens portent des casques audios, la voix est très proche de l'oreille et les projections les embarquent. Les représentants des différentes espèces viennent se présenter à eux et dans la bande son, il y a les vrais sons de l'extérieur, comme le bruit du vent, les cris des oiseaux. On a l'impression d'être avec eux, dans leur habitat naturel.

En ce moment, une injonction est faite aux artistes : rendre le futur désirable. Quel est votre avis ?

Il est important de préparer les générations actuelles et futures à rester connectées à la nature et au vivant. Notre rencontre avec des publics scolaires nous montre que ce lien est souvent fragile. Ils voient des documentaires animaliers qui se passent à l'autre bout du monde, mais ce rapport à la nature immédiatement visible autour d'eux ne fait plus partie du quotidien. Et puis, on parle souvent de l'infiniment grand, mais rarement de l'infiniment petit qui, en termes d'imaginaire, est très enthousiasmant. Cela me paraît essentiel de reconnecter l'homme à cette nature, car la connaître c'est l'aimer et l'aimer, c'est avoir envie de la défendre.

Comment se passe la collaboration avec ces espaces naturels ?

Tous ces lieux nous ont laissé une carte blanche absolue. Cela fait partie du projet initial de travailler avec ceux qui côtoient quotidiennement ces espèces, pour qu'ils nous donnent des clés d'entrée précieuses dans ce monde. Nous avons donc choisi les espèces en fonction de ce que les gens travaillant dans ces espaces nous en racontaient. Et ensuite nous avons cherché les informations plus scientifiques qui sont aussi très inspirantes.

Quels sont vos projets pour la suite ?

Aujourd'hui, nous avons mis en place ce Bel Inventaire qui est un imagier du vivant composé d'une trentaine d'espèces animales ou végétales. L'idée est d'aller dans d'autres lieux naturels pour enrichir cet inventaire.

Nous proposons nos lectures à des lieux dédiés à la nature, mais nous pouvons jouer dans un lieu complètement urbain puis la magie opère par ce mélange entre le texte, l'image et le son.

Voilà l'idée, c'est d'aller promener nos petites bestioles et nos petites plantes un peu partout.

La nature partie prenante du projet artistique



Trompettiste de jazz Marco Vezzoso a fondé Green Music, une association qui propose une nouvelle façon de mettre en scène et d'écouter la musique en live, en organisant des concerts et festivals en plein air à faible sonorisation et à très bas impact environnemental. Marco nous explique son approche pour offrir une vraie expérience émotionnelle au public : de la musique dans des cadres naturels magnifiques et insolites.

Marco, en tant que trompettiste de jazz et organisateur d'événements culturels, pouvez-vous nous expliquer votre approche pour organiser des festivals de jazz dans des lieux éloignés et moins conventionnels ?

Décentraliser la culture est au cœur de notre démarche. Nous organisons des festivals où l'offre artistique est quasi inexistante. En choisissant des lieux comme Isola ou l'arrière-pays de Savone en Italie, nous participons à rendre les manifestations culturelles accessibles à des publics variés. Par exemple, notre festival itinérant se déroule dans des communes qui n'ont pas de lieux dédiés à la culture. Organiser des événements dans des zones reculées est un défi. Nous nous installons sur des parvis ou dans des prés, créant ainsi une expérience unique pour les spectateurs.

Comment choisissez-vous les lieux pour vos événements et comment cela influence-t-il votre programmation ?

La programmation est étroitement liée au choix du lieu. Nous recherchons des endroits en pleine nature ou en ville, des espaces avec beaucoup de verdure, voire en bord de mer. Nous prenons en compte l'accès, l'acoustique et d'autres facteurs environnementaux. Les habitants nous aident énormément en nous indiquant des détails précis sur les conditions locales, comme les heures où les moustiques ou les cigales sont présents, ou l'ensoleillement à certaines périodes de l'année. Une fois que le lieu est choisi, je commence à établir la programmation : quelle formation le lieu a la capacité d'accueillir, quels instruments peuvent y être acheminés, quel type de musique ce lieu me donne envie d'écouter...

Vous mentionnez souvent l'importance de la nature et de l'ancrage local dans vos événements.

Pouvez-vous nous en dire plus ?

Nous cherchons à offrir une expérience au spectateur en symbiose avec la nature. Par exemple, cette année, nous expérimentons un spectacle de nuit qui débute par une promenade de découverte de la faune nocturne. Nous nous appuyons sur des associations locales pour ces parcours découvertes, randonnées et ces activités éco-responsables. Les spectateurs découvrent les lieux sous un angle différent et profitent pleinement de l'environnement naturel. Cela permet de sensibiliser le public à l'environnement tout en créant un lien fort avec la communauté locale.

Votre objectif est aussi de jouer en jauge limitée...

La réduction des jauges est une caractéristique importante de nos festivals. La qualité d'écoute est bien meilleure. Les concerts se déroulent dans des endroits accessibles uniquement à pied ou à vélo. Cela attire un public motivé et attentif. Et personnellement, j'ai besoin de cette attention, ce silence pour moins amplifier le son. La diffusion sonore est différente et les gens qui n'entendent pas bien s'approchent naturellement et cela crée du lien social. Les spectateurs apprécient cette proximité et le son est vraiment travaillé dans ce sens.

Vos horaires de concert sont souvent décalés.

Pouvez-vous nous expliquer cette approche ?

Les horaires décalés sont une réponse à plusieurs contraintes et opportunités. Tout comme nous nous installons dans des lieux peu conventionnels, nous choisissons également des horaires de programmation décalés pour sortir de la routine et occuper des créneaux inexploités. Par exemple, nous pouvons commencer un concert à 6h du matin et profiter de la fraîcheur. Et il existe un public enthousiaste et prêt à vivre une expérience unique à 6h du matin ! Nous programmons également plusieurs événements dans une même journée, à 11h puis 17h. Les spectateurs découvrent différents lieux de la commune. La gestion de l'électricité est plus naturelle et nous réduisons notre empreinte environnementale.

Cie Attention Fragile

Culture en espace sensible



*La Cie Attention Fragile a fait le pari d'organiser son festival à l'intérieur d'un Espace Naturel Sensible, dans un quartier sensible. **Lulu Koren, Pascale Baudin et Julie Fourmond** de la Cie Fragile reviennent sur la construction et l'organisation de la première édition du Festival Fragile et fait la lumière sur les opportunités à monter un tel projet.*

Comment a été pensé le Festival Fragile ?

A l'origine, nous avions envie de faire un festival dans le Var, un festival hors saison pour les gens du territoire. Et c'est lors d'une réunion avec le Département que l'idée d'organiser un festival dans un Espace Naturel Sensible a émergé. Il se trouve que le Jardin du Las, dans Toulon Ouest en est un. Ce jardin, qui accueille notamment le musée d'histoire naturelle, est situé dans un quartier un peu sensible. Cette implantation répondait bien à la philosophie du projet de la compagnie qui n'est pas d'arriver-jouer-repartir, mais de programmer des interventions artistiques avec les gens du quartier, avec les centres sociaux et les collègues.

Vous n'avez pas simplement construit, le festival, vous l'avez co-construit, pouvez-vous nous expliquer comment ?

Le musée, qui est donc à l'intérieur du jardin, nous a beaucoup aidé. Quatre scientifiques ont d'ailleurs pris part à l'organisation du festival et nourrit le projet en contribuant aux balades artistiques : pendant ces balades, le public fait le tour du jardin et découvre des spectacles de 10 et 15 minutes, et entre chaque spectacle, chaque intervenant du musée avait écrit un texte sur l'un des éléments naturels du parc : la roche, les plantes, les animaux...

C'est la première fois que l'on travaillait avec des scientifiques et c'est très intéressant de faire se croiser deux mondes qui ne se connaissent pas, qui n'ont pas le même langage.

Trois semaines avant le festival, nous avons aussi travaillé avec le centre social Toulon Ouest, des associations de femmes, d'enfants, une école. C'est ce public-là, du quartier, qui est venu voir les représentations. Et tous ces gens se sont retrouvés à rencontrer ces scientifiques, poser des questions. Bref, ils se sont rencontrés entre voisins.

Investir un Espace Naturel Sensible engendre beaucoup de contraintes. Quels renoncements avez-vous dû faire ?

Jouer dans un tel espace nécessite énormément de contraintes techniques, qui sont apparues au fil des discussions avec la personne en charge de l'ENS. Il nous a fallu, par exemple, monter le matin et démonter le soir, revoir le matériel technique utilisé (lumineux et sonores), adapter les spectacles et se rendre compte que la magie d'un lieu participe pleinement à la mise en scène.

Une contrainte portait également sur le transfert d'argent - interdit dans un espace naturel sensible. Il a fallu renoncer à la billetterie, à la buvette. Nous avons donc dû chercher d'autres subventions, mais aussi réduire la durée du festival.

Que retirez-vous de cette expérience ?

Nous nous sommes ouverts à plus de gens. Les échanges que nous avons eus avec le musée, les centres sociaux, les habitants ont permis de donner une nouvelle vision au festival, de l'enrichir.

Le fait de rencontrer les gens en amont nous a également beaucoup aidé en termes de communication. Très peu de flyers ont été imprimés (une centaine) et ils ont été distribués dans des lieux bien précis avec qui nous avons noué des liens. Ensuite, c'est le bouche-à-oreille qui a pris le relais. Cela fonctionne très bien lorsque l'on travaille sur un territoire local.

Et puis, ce festival a permis de faire venir un public qui ne vient jamais dans ce jardin parce qu'il pense que ce n'est pas pour lui. Là, les habitants du quartier se sont appropriés des espaces qui sont les leurs.

Créer une passerelle entre l'écologie et les habitants, pour qui l'écologie n'est pas leur problématique principale, y a aussi un peu ce match, non ?

Ça l'est devenu quand on disait aux enfants qui goûtent et laissent les papiers par terre : « Allez, venez, on ramasse ensemble pour les mettre dans la poubelle ». Certains tapaient sur les arbres, là c'étaient des gens du musée qui expliquaient pourquoi on ne tape pas sur les arbres et ça, c'est aussi le début de l'écologie. Pendant la semaine, nous sommes aussi intervenus dans deux collèges avec des ateliers portant sur les revendications des enfants en lien avec l'écologie. En travaillant avec les professeurs, nous avons créé des pancartes sur les revendications des élèves, qui ont fait une manif écologique dans le jardin.

Comment envisagez-vous la prochaine édition ?

Il nous faudra aussi travailler sur la mobilité du public parce que l'on s'est rendu compte que le dimanche, par exemple, il y n'a plus de transport en commun pour venir au jardin du Las. Cela veut dire que des gens ne sont pas venus ou ont utilisé leur voiture.

Pour les prochaines éditions, l'idée est aussi de faire jouer plus de compagnies de la région et de développer le festival sur trois week-ends et une semaine.

Nous souhaitons également nous ouvrir au jeune public en travaillant avec une école primaire qui est juste à côté du jardin et dont le directeur a entendu parler du festival.

Le Citron Jaune

L'art au service du vivant !



Pascal Servera est le directeur du Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public – Le Citron Jaune, un projet artistique et culturel pluridisciplinaire dédié à la relation entre arts, écologie et territoire. Dans le cadre de ses missions, le Citron Jaune passe, entre autres, commande à des artistes pour qu'ils viennent travailler sur des enjeux écologiques locaux avec les gens. C'est le cas du projet Pont Ver(t)s, une œuvre végétale se traduisant par de l'agriculture urbaine : planter des arbres fruitiers aux pieds d'immeubles de la ville de Port-Saint-Louis-du-Rhône.

Pascal, pouvez-vous nous parler de Pont Ver(t)s ?

Pont Ver(t)s a commencé en novembre 2021. C'est une commande passée à Thierry Boutonnier, qui s'est fait connaître à la Biennale d'art contemporain de Lyon pour avoir créé « Prenez racine », un projet de plantation d'arbres dans un quartier de la ville de Villeurbanne.

A Port-Saint-Louis-du-Rhône, Thierry s'est associé à Laury Huard - un apprenti qui vient de sortir de la FAI.AR, et Eva Habasque - une scénographe, pour développer le projet.

Pour Pont ver(t)s, c'est l'olivier qui a été choisi, de façon massive par les habitants, comme l'arbre tutélaire du jardin. Sur place, Thierry s'est rendu compte que de nombreux oliviers étaient déjà implantés, mais que les olives n'étaient pas utilisées. Ainsi, pour se réapproprier l'espace public et recréer du collectif au sein de ce quartier très atomisé, nous avons décidé de développer le projet par une récolte des olives et d'en faire de l'huile d'olive de Port-Saint-Louis-du-Rhône.

Pont ver(t)s, c'est un projet sur le temps long, qui s'adapte au rythme des saisons. Pouvez-vous nous dire comment ?

Le projet a commencé avec les habitants en septembre 2022, avec une fête en novembre, puis en avril 2023, puis en 2024... autant de temps qui viennent célébrer le rythme de la plante.

En novembre 2022, c'est la plantation : nous avons donc décompacté le sol et planté les premiers arbres, ce qui a donné lieu à un grand goûter, avec musique, crêpes, etc.

En avril 2023, nous avons proposé une forme de récolte, qui a laissé place à une « boom végétale ». Et comme c'était le moment de planter des plantes maraîchères, nous avons effectué d'autres plantations à ce moment-là, ce qui a donné lieu à un spectacle de Laury et de Thierry sur la façon de planter collectivement.

En quoi l'art et la création artistique sont-ils un bon levier pour sensibiliser et amener les habitants à l'écologie ?

Quand on parle de « Pont Ver(t)s », on pourrait s'imaginer qu'il s'agit d'un simple projet de paysagiste. Or, c'est d'abord et avant tout un projet qui se traduit par une implication artistique et une sensibilisation artistique à ce qu'est l'agriculture urbaine. Lorsque Laury et Thierry vont planter un arbre, collecter des olives, retourner la terre, ce sont des performances, de véritables spectacles dans l'espace public.

Le travail de collecte des olives, mené en parallèle du travail de transmission de savoir-faire arboricole, a été un des leviers utilisés par Thierry, Laury et Eva pour emmener les habitants dans l'aventure, pour les sensibiliser à ce qu'elle veut véhiculer.

En 2024, on a prévu toute une recherche sur la transmission des savoir-faire arboricoles pour constituer un groupe de jardiniers. Pour cela, on va donc être accompagné par un philosophe de la participation et de l'écologie et un spécialiste de la question du contrat naturel. Cela va nous permettre de nous faire conseiller sur les différentes pratiques à mettre en œuvre, sensibiliser à ce qu'est le contrat naturel, le rapport au végétal, et faire un livret qui puisse formaliser cette démarche.

Ce projet sert aussi la recherche scientifique. Pouvez-vous nous dire ce que vous prévoyez de développer en ce sens ?

En novembre dernier, nous avons collecté des olives à l'échelle de Port-Saint-Louis-du-Rhône et réalisé la première huile d'olive de la ville, mais nous ignorons si elle est comestible. C'est pourquoi, dès 2024 nous allons pouvoir mener, grâce à la Fondation Carasso, une recherche sur la bioaccumulation : c'est l'hypothèse que les arbres pourraient protéger leurs fruits de la pollution atmosphérique en concentrant le polluant dans les troncs, les racines ou les feuilles. Cette action sera menée avec l'Institut Eco-citoyen. Elle va se dérouler en plusieurs temps de piquetage sur les arbres de la ville, d'analyse et de restitution publique.

Préserver et défendre la biodiversité



Audrey Michel, directrice de l'ARBE Sud, l'agence régionale de la biodiversité et de l'environnement Sud, présente les dispositifs proposés par l'agence pour monter en compétence sur la préservation de la biodiversité. Dans ce témoignage, elle partage également une réflexion sur le rôle clé que doit prendre la culture dans la protection et la défense de la biodiversité.

Pouvez-vous nous rappeler quelles sont les missions de l'ARBE Sud ?

L'agence régionale de la biodiversité et de l'environnement (ARBE Sud) est un établissement public qui a pour mission de mobiliser les différents acteurs que sont les collectivités et les entreprises, dans la préservation de la biodiversité et plus largement de l'environnement.

A travers son plan climat « Gardons une Cop d'avance », la Région Sud a imaginé et mis en œuvre une politique ambitieuse et a souhaité se donner des moyens supplémentaires d'actions grâce à une agence dédiée qui lui permet de mettre en place des actions en partenariat avec 19 partenaires membres (OFB, DREAL, Agence de l'eau, Départements 84 et 04, Métropoles de Nice et de Toulon, le Grand Avignon, les parcs naturels régionaux, des conservatoires, des associations et représentants du monde économique).

L'ARBE a 3 grandes missions :

- **améliorer la connaissance** sur ces sujets et fournir des indicateurs, des chiffres clés assez précis de l'évolution de la nature, de la ressource en eau dans notre région afin d'alimenter les stratégies des structures et de les orienter vers des actions qu'elles peuvent mener concrètement sur le terrain.
- **accompagner et conseiller** individuellement et collectivement les acteurs du territoire régional.
- **sensibiliser et former** les acteurs à travers des événements, des ateliers, des webinaires sur des sujets précis.

Dans ce cadre, l'ARBE porte notamment des dispositifs d'accompagnement et de valorisation comme la charte régionale « Zéro déchet plastique » ou la reconnaissance « Engagé pour la nature », qui concernent les territoires, les entreprises et qui peuvent également intéresser les associations culturelles.

Pouvez-vous nous présenter la charte « Zéro déchet plastique » ?

Nous animons cette charte pour la Région Sud. Elle s'adresse aux collectivités, aux entreprises, aux établissements scolaires et aux associations. L'idée est d'engager des porteurs de projets dans la réduction de l'utilisation des plastiques, la prévention à l'usage du plastique et le recyclage.

Quand une structure signe la charte, elle s'engage à mettre en œuvre des actions très concrètes que nous définissons avec elle à la hauteur de ses moyens et que nous suivons avec elle. La structure entre aussi dans une communauté de travail où les expériences sont partagées.

Aujourd'hui, nous avons 350 signataires de la Charte dont des collectivités, des entreprises et une centaine de structures associatives. Pour le secteur de l'événementiel, nous avons mené cette action en partenariat avec Cofees et un certain nombre de structures associatives du milieu culturel ont signé la charte.

Combien de temps cet engagement prend-il aux structures ?

La notion de temps dépend beaucoup de la taille de la structure. Ce qui demande du temps, c'est de comprendre son fonctionnement et de faire le choix des actions à réaliser. Prendre le temps est un investissement important pour donner du sens à son activité. Il ne faut pas vouloir tout faire d'un coup mais prendre les choses les unes après les autres.

Et les retours des signataires sont extrêmement positifs en termes de retombées économiques et de bien-être au travail.

D'autre part, plus ça va aller, plus les aides vont être conditionnées et plus les structures vont être contraintes. Il est donc préférable d'anticiper plutôt que de travailler dans l'urgence, de louper des étapes ou bien de faire des choses pas forcément adaptées.

Comment doit faire un acteur culturel pour s'engager dans ce dispositif ?

Si des structures sont intéressées, il leur suffit de contacter Claire Poulain qui est responsable de l'animation de la Charte.

Vous avez également parlé du programme « Engagé pour la nature », qui pourrait également intéresser les acteurs culturels. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Ce programme est proposé par l'OFB, l'Office français de la biodiversité au niveau national. Son objectif est d'emmener un maximum de personnes à mettre en place des actions directes pour préserver la biodiversité.

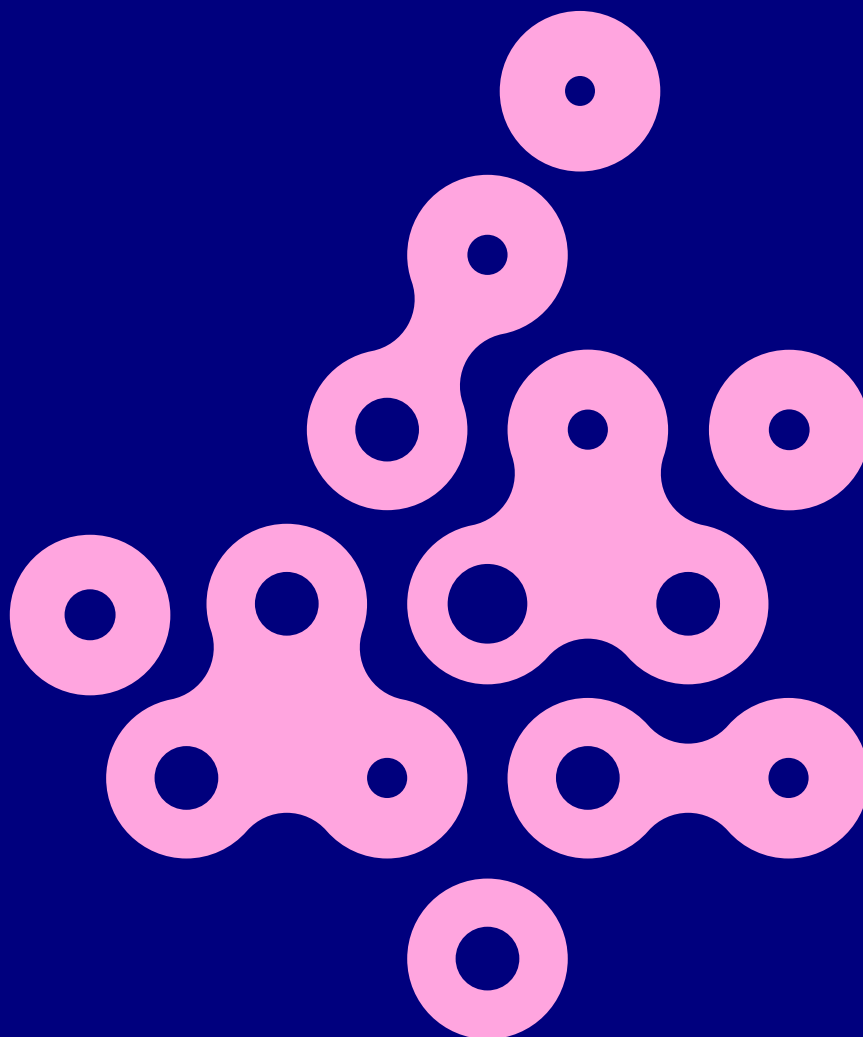
Nous allons avoir une réflexion très ciblée sur la préservation de la biodiversité : mettre en place des systèmes de prévention pour limiter les nuisances sur le milieu, gestion des déchets pour éviter qu'ils partent dans la nature, des actions de sensibilisation à la faune et à la flore. Il peut y avoir une réflexion sur le rôle des acteurs culturels sur cela.

Quelle est, pour vous, la place des acteurs culturels dans cette lutte pour la préservation de la biodiversité ?

Le monde de la culture a vraiment un rôle à jouer dans la sensibilisation des publics à la transition écologique et la préservation de la biodiversité.

Nous observons une vraie problématique dans la prise de conscience que l'être humain fait partie intégrante du monde du vivant, que tout est interconnecté : animaux, faune, flore, vie du sol, cycle de l'eau. Scientifiquement, on sait l'expliquer et on l'apprend à l'école. Seulement l'appropriation passe davantage par la sensibilité. Et le monde de la culture a un rôle essentiel à jouer sur ce volet-là.

A l'agence, nous n'avons pas encore assez travaillé sur ce point. Il y a 3 ans, nous avons créé une mission sur la mobilisation des citoyens avec un axe éducatif. Et aujourd'hui, nous avons un panorama des acteurs de l'éducation, de la sensibilisation à l'environnement disponible sur le site. Nous pourrions y ajouter des acteurs culturels, car beaucoup de collectivités nous sollicitent pour proposer d'autres outils de sensibilisation à proposer à leurs publics.



Le Référentiel Écolo

par
Arsud